



CLASSIQUES
GARNIER

BIVORT (Olivier), « La Renaissance de l'École romane », in MONFERRAN (Jean-Charles), VÉDRINE (Hélène) (dir.), *Le XIX^e siècle, lecteur du XVI^e siècle*, p. 439-458

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-10176-5.p.0439](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-10176-5.p.0439)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2020. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

BIVORT (Olivier), « La Renaissance de l'École romane »

RÉSUMÉ – Transfuge du symbolisme et en rupture avec ce mouvement, Jean Moréas publie *Le Pèlerin passionné* (1891), recueil où il développe, parfois jusqu'au pastiche, un programme poétique fondé sur un retour à la langue "d'avant la réforme de Malherbe". Groupés autour de lui, les membres de l'"École romane" vont pousser son entreprise dans le sens d'un nationalisme réactionnaire où le XVI^e siècle est appelé à restaurer le "génie de la langue" et de la "race", dénaturé par le romantisme.

MOTS-CLÉS – Symbolisme, poétique, langue française, "génie de la langue", race, nationalisme, École romane, Jean Moréas, Charles Maurras, Ronsard

LA RENAISSANCE DE L'ÉCOLE ROMANE

La Renaissance ! Remonter à la Renaissance ! Et cela s'appelle renouer la tradition ! En passant par-dessus le dix-septième et le dix-huitième siècle ! Quelle folie ! Et Racine, et Corneille, ça n'est donc pas des poètes français, ceux-là ? Et La Fontaine, l'auteur du vers libre, et Chénier ! Ils ne comptent pas non plus ! Non, c'est idiot, ma parole, idiot. Réponse de Verlaine à l'enquête de Jules Huret, *L'Écho de Paris*, 19 mars 1891.

Le 1^{er} janvier 1891, *La Plume* consacrait un numéro spécial au *Symbolisme de Jean Moréas*. Le père présomptif du symbolisme qui, en 1886, avait lancé dans *Le Figaro* un manifeste coruscant destiné à promouvoir « la tendance actuelle de l'esprit créateur en art¹ » venait de publier un recueil qui allait faire date dans les annales de la poésie nouvelle, autant par sa stratégie publicitaire que par la rupture qu'il allait provoquer avec les « modernes ». Dans la préface de ce recueil, *Le Pèlerin passionné*, Moréas réaffirmait la vitalité du mouvement dont il s'était fait lui-même le portedrapeau quatre ans auparavant, s'attachant en particulier à la question des formes, – du vers à la phrase, du mot au style, – mais prônant un retour paradoxal à la langue et à la versification préclassiques, altérées selon lui après « la réforme de Malherbe » :

j'estime que depuis le seizième siècle finissant "on a appauvri, desséché et gêné notre langue". C'est Fénelon qui parle². [...] Pour qui sait, dans notre littérature médiévale un riche héritage se recèle. Ce sont les grâces et

1 Jean Moréas, « Le symbolisme », *Le Figaro*, supplément littéraire du 18 septembre 1886.

2 Critiquant Ronsard qui « parlait français en grec » (voir Boileau, *L'Art poétique*, I, v. 124-130), Fénelon écrit : « l'excès choquant de Ronsard nous a un peu jetés dans l'extrémité

mignardises de cet âge verdissant lesquelles, rehaussées de la vigueur syntaxique du seizième siècle, nous constitueront – par l'ordre et la liaison inéluctables des choses – une langue digne de vêtir les plus nobles chimères de la pensée créatrice. [...] Conséquemment, j[e] poursuis, selon une évolution logique et indubitable, dans les idées et les sentiments, comme dans la prosodie et le style, la *communion* du Moyen Âge français et de la Renaissance française, *fondus et transfigurés* en le principe [...] de l'Âme moderne³.

Certes, le renvoi à l'ancienne langue n'était pas absent du *manifeste* de 1886, où Moréas exprime un sentiment anticlassique en faveur de la liberté expressive dans un contexte qui est celui de la rupture avec le Parnasse⁴ mais, dans *Le Pèlerin passionné*, il associe cette réflexion à la haute ambition de créer une nouvelle école et de révolutionner la poésie de son temps. Son programme vise à renouveler le discours poétique par le biais d'un enrichissement de la langue, à cette différence près que, contrairement aux périodes de l'histoire littéraire qui ont fait du développement du lexique et de l'évolution de la langue une des conditions de leur modernité, il se fonde exclusivement sur un retour à un état ancien⁵, propre selon lui à régénérer la poésie française :

Je suis le seul à réclamer un renouveau de la langue poétique, un retour aux traditions, un style retrempé aux sources de l'idiome roman. Voilà trop longtemps que nous vivons sur le vocabulaire romantique ! Ce vocabulaire parut assez savoureux (il l'était) à l'époque de son éclosion. Par malheur, la syntaxe des romantiques fut médiocre : c'est là une grande lacune en fait de style ! Considérez que ce vocabulaire, sans syntaxe rationnelle, tourné et retourné de toute façon, est usé jusqu'à la corde ! [...] Le style dont je désire la restauration donnera une nouvelle vigueur à l'expression poétique⁶.

opposée : on a appauvri, desséché et gêné notre langue » (*Lettre sur les occupations de l'Académie française* [1714] dans *Œuvres*, Paris, Lefèvre, t. III, 1835, p. 230).

3 Jean Moréas, « L'auteur au lecteur », *Le Pèlerin passionné*, Paris, Vanier, 1891, p. III, IV. Préface datée 24 novembre 1890, reproduite dans *La Plume*, 1^{er} janvier 1891, p. 14.

4 « Pour la traduction exacte de sa synthèse, il faut au symbolisme un style archétype et complexe [...] : la bonne langue – instaurée et modernisée – la bonne et luxuriante et fringante langue française d'avant les Vaugelas et les Boileau-Despréaux, la langue de François Rabelais et de Philippe de Commines, de Villon, de Rutebeuf et de tant d'autres écrivains libres et dardant le terme acut du langage, tels des toxotes de Thrace leurs flèches sinueuses », « Le symbolisme », art. cité.

5 Il s'agit bien de « réintégrer un antique parler » (« L'auteur au lecteur », *Le Pèlerin passionné*, *op. cit.*, p. III).

6 Jean Moréas, réponse à l'enquête de Jules Huret, *L'Écho de Paris*, 19 mars 1891, repris dans Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire* [1891], notes et préface de Daniel Grojnowski, Vanves, Thot, éd. revue, 1984, p. 90-91.

En 1890, ce dénigrement du romantisme a de quoi surprendre. Moréas reprend à son compte deux poncifs liés à la critique antiromantique : le vieillissement et le relâchement de la langue. Or plus de trente ans sont passés depuis la *Réponse à un acte d'accusation* et il est singulier qu'il souligne le poids de l'héritage linguistique romantique après le tournant formel (lexical, syntaxique et métrique) opéré par les poètes décadents et symbolistes, changement qu'il a lui-même contribué à promouvoir et à défendre⁷. D'autre part, pouvait-il ignorer que la redécouverte de la littérature de la Renaissance avait été le fait des écrivains romantiques, qu'un parallèle avec la Pléiade s'était imposé à l'époque tant du point de vue des détracteurs que des partisans de la nouvelle école, et que ceux-ci avaient aussi ouvert le champ littéraire aux archaïsmes dans le but d'innover une langue qu'ils jugeaient désuète⁸ ? Participe-t-il en réalité du climat antiromantique de son temps qui vise à réduire la portée du mouvement sur la foi de considérations plus politiques qu'esthétiques⁹ ? Sa démarche « renaissance » apparaît autant comme une délimitation du champ linguistique symboliste que comme une réaction contre la dénaturation du langage poétique dont souffrirait, selon lui, la poésie française du XIX^e siècle ; mais en accusant le romantisme d'avoir promu une syntaxe « irrationnelle », il se réclame aussi d'un modèle linguistique « naturel » fixé en grande partie au XVIII^e siècle, en contraste avec les latitudes de l'ancienne langue.

« Faire du moderne avec la langue romane ? Quelle folie ! » s'exclamera Huysmans à Jules Huret, qui le questionnait sur son sentiment à l'égard de l'entreprise de Moréas¹⁰. Il est vrai que le paradoxe qui consiste à faire

7 Voir Olivier Bivort, « Les conditions linguistiques de la modernité symboliste », dans *Simbolismo e naturalismo fra lingua e testo*, a cura di Sergio Cigada e Marisa Verna, Milano, Vita e Pensiero, « Scienze linguistiche e letterature straniere », 2010, p. 31-49.

8 Le *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au seizième siècle* de Sainte-Beuve (1828) est loin d'être la seule manifestation de ce rapprochement entre les deux écoles : voir Claude Faisant, *Mort et résurrection de la Pléiade*, publié par Josiane Rieu, Paris, Champion, « Bibliothèque littéraire de la Renaissance », 1998, p. 548 sq. et, sur la question des archaïsmes, Ferdinand Brunot, « La langue littéraire », dans *Histoire de la langue et de la littérature française*, éd. L. Petit de Julleville, t. VIII : *Dix-neuvième siècle. Période contemporaine (1850-1900)*, Paris, Armand Colin, 1899, p. 738-744.

9 Voir Hugo Friedrich, *La Pensée antiromantique moderne en France* (1935), trad. d'Aurélien Galateau, édition de Clarisse Barthélémy, préface de Frank-Rutger Hausmann, Paris, Classiques Garnier, 2015 ; *Politiques antiromantiques*, études réunies par Claude Millet, Paris, Classiques Garnier, 2012.

10 Jules Huret, « Enquête sur l'évolution littéraire. Les Naturalistes. M. J.-K. Huysmans » *L'Écho de Paris*, 7 avril 1891, dans *Enquête sur l'évolution littéraire, op. cit.*, p. 164. Et Huysmans de préciser : « Savez-vous l'effet qu'il me fait ? Imaginez une poule (et encore !

du nouveau avec de l'ancien à de quoi surprendre à la fin du XIX^e siècle, dans un climat qui voit précisément dans l'hyper sophistication des formes l'indice le plus avancé de la modernité, et alors que Moréas lui-même continue de s'inscrire dans la lignée du symbolisme. C'est que, à l'épreuve de la lecture, son programme montre ses limites dans son rapport avec la contemporanéité. Le recours massif à l'archaïsme est en effet l'élément le plus frappant de la poétique médiévalisante et renaissante du *Pèlerin passionné*, une poétique qui emprunte ses formes et ses thèmes aux auteurs préclassiques, tout en combinant la flexibilité métrique et prosodique des XV^e et XVI^e siècles aux libertés prises par les modernes après l'apparition du vers libre. Moréas exploite le fonds lexical du français préclassique dans une direction esthétisante et souvent maniériste, mêlant références antiques et prosodie moderne, au risque de verser dans le galimatias :

Thyrsis se rengorge d'une coupe ouvrée
Des mains du noble Alcimédon ;
Batte, opprobre de la montagne sacrée,
D'un laurier de brigue eut guerdon.

À toi, l'honneur des Lybéthrides agrestes,
Abreuvé des parlantes eaux :
Il ne sied prix que du son de tes doigts prestes
Sur les disparates roseaux,

Divin Tityre, âme légère ! comm' houpe
De mimalloniques tymbons ;
Divin Tityre, âme légère ! comm' troupe
De satyreaux ballant par bonds¹¹.

Les « conceptions supra-lyriques » de Moréas ont beau « réclam[er] des archaïsmes¹² », le style et le fonds de cette poésie sont, par nature, fruits de l'imitation. « Non content d'emprunter aux poètes de la Pléiade ou à tels autres modèles leur vocabulaire et leurs tournures, il adopte leur conception de l'art, leur fierté de poète », écrit Robert Jouanny¹³, et ce jusqu'au pastiche et à la paraphrase :

une poule de Valachie) qui picorerait ses verroteries dans le La Curne de Sainte-Palaye [auteur du *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois*, publié chez Champion entre 1875 et 1882] » (*ibid.*).

11 *Églogue à Paul Verlaine, Le Pèlerin passionné, op. cit.*, p. 94 dans la section « Allégories pastorales ».

12 Réponse à l'*Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret, *op. cit.*, p. 92.

13 Robert Jouanny, *Jean Moréas, écrivain français*, préface de Michel Décaudin, Paris, Les Lettres modernes, 1969, p. 500.

ÉGLOGUE À FRANCINE

O Francine sade, cueille,
 De tes doigts si bien appris,
 La rose, moite en sa feuille,
 Le lys qui n'a pas de prix.
 Des champs et des verts pourpris
 La fleurante nouveauté,
 Las, demain aura été.

N'es-tu pas fleurante pomme,
 O Francine de renom,
 Et tant frétillarde, comme
 Tourterelle en sa saison !
 Bientôt tu n'auras foison
 De plaisance, chef doré,
 Ni visage coloré.

Or, ainsi, belle Francine,
 Faisant nargue à vos foleurs,
 Sénestre je vaticine
 Toutes sortes de malheurs,
 En me couronnant de fleurs,
 Sifflant de pastoraux airs
 Dans mes chalumeaux diserts¹⁴.

Les premiers recenseurs du *Pèlerin passionné* ne se sont pas fait faute de souligner la parenté de ton et de thèmes des textes de Moréas avec ceux des poètes de la Renaissance, et en particulier avec Ronsard. Anatole France, que sa sensibilité ne porte pas vers les modernes et qui avait déjà eu maille à partir avec Moréas¹⁵, est troublé par la langue du *Pèlerin passionné* qu'il « trouve effroyablement insolite et terriblement insolente ». Bien que le poète soit « philologue et curieux de langage » écrit-il, il « combine étrangement dans ses vers le pédantisme élégant de la Renaissance, le joli mauvais goût du style rocaille et le vague inquiétant de la poésie décadente¹⁶ ». L'auteur

14 *Églogue à Francine, Le Pèlerin passionné, op. cit.*, p. 91-92. Paraphrase et pastiche de Ronsard (et de Baïf, jusqu'au nom de la bien-aimée dans les *Quatre Livres de l'amour de Francine*, 1555), pratique soulignée par Camille Mauclair, « Les Athéniens modernes. Jean Moréas », *La Revue indépendante*, juillet 1891, p. 68, 70, 75.

15 Voir entre autres ses « Simples observations sur un manifeste de M. Jean Moréas » dans *Le Temps* du 26 septembre 1886.

16 Anatole France, « La poésie nouvelle. Jean Moréas : *Le Pèlerin passionné* », *Le Temps*, 21 décembre 1890, dans la rubrique « La vie littéraire », reproduit intégralement dans *La Plume*, n° 41, 1^{er} janvier 1891, p. 1-4 et recueilli en partie sous le titre « Jean Moréas » dans *La Vie littéraire*,

des *Noces corinthiennes*¹⁷ est cependant attiré par le postulat anachronique du poète franco-hellène « qui ne semble vouloir connaître les dieux de la Grèce antique que sous les formes affinées qu'ils prirent sur les bords de la Seine et de la Loire, au temps où brillait la Pléiade¹⁸ ». Ainsi va-t-il associer, dans une formule efficace qui est aussi un compliment, deux entités – le Symbolisme et la Pléiade – qui auront pour effet d'isoler la nébuleuse Moréas de la galaxie symboliste proprement dite : « M. Jean Moréas est, avec MM. Charles Morice, Charles Vignier et Laurent Tailhade, une des sept [sic!] étoiles de la nouvelle pléiade. Je le tiens pour le Ronsard du symbolisme¹⁹ ».

L'ambition de fonder une nouvelle école sur les ruines du symbolisme ne va pas rencontrer, on s'en doute, les faveurs des tenants de la poésie moderne, celle des Mallarmé, des Verlaine et de leurs épigones. La *Revue indépendante*, qui avait contribué à diffuser et à défendre le symbolisme dans les années quatre-vingt, va ainsi prendre position contre l'entreprise de Moréas tant du point de vue théorique que stratégique, déniait une quelconque autorité à ce chef d'école autoproclamé tout en contestant le bien-fondé de sa démarche stylistique. Le manque d'originalité du « Ronsard du symbolisme » est souligné précisément dans son rapport avec l'œuvre du « harpeur, honneur du Vendômois²⁰ ». « Ce sont une suite de très courtes pièces ronsardisantes », écrit le chef de l'école instrumentiste, René Ghil, et « d'amours mièvres en vers plus ou moins longs d'une navrante anémie²¹ » ; et George Bonnamour, auteur mineur il est vrai, disciple de Verlaine, de sentencier : « ses œuvres le montrent sous les traits d'un prestigieux pasticheur élève des Parnassiens tout d'abord, puis de M. Verlaine, puis du divin Ronsard. Cela suffit pour qu'il ait droit parmi les poètes de l'heure actuelle à une place de second rang²² ». Même registre du côté des critiques traditionnalistes, qui réagissent cette fois en défenseurs du classicisme contre les excès du ronsardisme de Moréas :

4^e série, Paris Calmann Lévy, 1892, p. 145-155. France rendra encore compte de la parution du *Pèlerin passionné* dans *L'Univers illustré* (« Un poète symboliste », 10 janvier 1891, p. 18-19).

17 L'unique recueil de poésie d'Anatole France, paru chez Lemerre en 1876.

18 « La poésie nouvelle. Jean Moréas : *Le Pèlerin passionné* », art. cité.

19 *Ibid.*

20 « Moi que la noble Athène [sic] a nourri... », *Le Pèlerin passionné*, *op. cit.*, p. 125.

21 « Ronsard est pour M. Moréas, le seul poète, d'ailleurs ! » (René Ghil, « Du *Pèlerin passionné* », *La Revue indépendante*, février 1891, p. 148).

22 George Bonnamour, « La jeunesse littéraire. À propos de récents manifestes », *ibid.*, p. 163. Camille Mauclair parlera d'une « bigarrure de pastiches » (« Les Athéniens modernes. Jean Moréas », *La Revue indépendante*, juillet 1891, p. 75).

[...] une imitation des procédés de Ronsard, la même afféterie d'esprit – je ne parle pas du divin Ronsard de l'élégie de la *Forêt* mais du savant grammairien de la *Franciade*²³ – le même système de mots composés, le même goût des expressions tombées en désuétude. Œuvre d'élève de l'École des Chartes tourné en précieux²⁴.

« Pasticheur », « imitateur » : les reproches ne sont pas tendres pour celui qui veut renouveler la poésie française en la ramenant à ses origines, mais il était peut-être inévitable qu'en se réclamant de Ronsard et de la poétique de la Pléiade, Moréas ne s'y fût exposé. Pourtant son intérêt pour la Renaissance n'est pas sans fondement dans la perspective qu'il s'est donnée. On peut comprendre qu'un écrivain français d'origine grecque ait été séduit par l'hellénisme des humanistes, mais Ioannis Papadiamantopoulos, *alias* Jean Moréas, pouvait aussi trouver dans la doctrine linguistique de la Pléiade les éléments qui justifiaient en partie son propre projet. Le ressort de l'archaïsme n'est pas absent de la poétique d'enrichissement de la langue à la Renaissance, bien qu'il s'inscrive dans une perspective d'ouverture plus générale et qu'il se développe dans le contexte de la dépendance du français par rapport au latin²⁵. Il est pris en compte dans l'*Art poétique* de Sébilllet²⁶, dans la *Défense* de Du Bellay²⁷, dans *L'Abrégé de l'art poétique françois* de Ronsard²⁸, et jusque dans la préface de la *Franciade* :

23 Voir le quatrain liminaire de la *Franciade* (éd. 1578) : « Les François qui ces vers liront, / S'ils ne sont et Grecs et Romains, / En lieu de mon livre ils n'auront / Qu'un pesant faix entre les mains » (*Œuvres complètes*, édition établie, préfacée et annotée par Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. 1, 1993, p. 1013).

24 Scaramouche [Henry Fouquier], « Les nouveaux poètes », *Le Gaulois*, 3 février 1891.

25 Voir Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, t. II : *Le seizième siècle*, Paris, Armand Colin, 2^e éd. revue, 1922, p. 182-184.

26 Thomas Sébilllet, *Art poétique François* (1548), IV, dans *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, introduction, notices et notes de Francis Goyet, Paris, Le Livre de poche, « Classiques », 1990, p. 61-62.

27 Du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue Françoisse* (1549), II, 6 : « [...] use de motz purement Francoys, non toutesfois trop communs, non point aussi trop inusitez, si tu ne voulois quelquefois usurper, & quasi comme enchasser ainsi qu'une Pierre precieuse, & rare, quelques motz antiques en ton Poëme, à l'exemple de Virgile [...] Pour ce faire te faudroit voir tous ces vieux Romans, & Poëtes Francoys [...] Ne doute point que le moderé usage de telz vocables ne donne grande majesté tant au Vers, comme à la Prose » (éd. Jean-Charles Monferran, Genève, Droz, « Textes littéraires français », 2001, p. 148).

28 Ronsard, *Abrégé de l'art poétique françois* (1565) : « Tu ne dois rejeter les motz de noz vieux Romans, ains les choisiras avecques meure et prudente élection » (*Œuvres complètes*, éd. citée, t. II, 1994, p. 1177).

Oultre je t'advertis de ne faire conscience de remettre en usage les antiques vocables, & principalement ceux du langage Wallon et Picard, lequel nous reste par tant de siecles l'exemple naïf de la langue François, j'entends de celle qui eut cours apres que la Latine n'eut plus d'usage en nostre Gaule, & choisir les mots les plus preignants & significatifs, non seulement dudit langage, mais de toutes les Provinces de France, pour servir à la Poësie lors que tu en auras besoin²⁹.

Il est un autre aspect de la politique linguistique de la Renaissance qui a pu attirer l'attention de Moréas, à savoir « la valorisation nationaliste du langage ancien [qui] se développe surtout à partir des années 1570³⁰ ». L'idée qu'un recours à la vieille langue puisse assurer la permanence ou la réappropriation d'une identité nationale apparaît en effet entre les lignes de la préface du *Pèlerin passionné*, dans une critique contre « ces d'ailleurs admirables, romantiques », accusés cependant d'avoir « péché, le plus souvent, par une syntaxe décousue, [...] *sans race*³¹ ! » La charge contre la dénaturation de la langue de la part des écrivains romantiques est au centre du débat qui les oppose aux « classiques » dès le début des années 1820³² et bien avant que Hugo repousse cette accusation dans son célèbre article de *L'Europe littéraire*, en 1833³³. Mais après la défaite de 1871 et la vague de nationalisme soulevée par le Boulangisme à la fin des années 1880, la question de la *race* et, partant, celle du génie de la langue, sont redevenues d'actualité et tout phénomène artistique qui ne s'apparente pas à la tradition classique est soupçonné d'être anti-français. Faisant le point en 1888 sur les poètes décadents et se réclamant de Brunetière, Édouard Rod ne manquait pas de remarquer que plusieurs d'entre eux étaient « étrangers à la France » et que le

29 Ronsard, Préface sur la « Franciade », touchant le poème héroïque (1587, posth.), *Œuvres complètes*, éd. citée, t. I, 1993, p. 1175.

30 Voir Olivier Halévy, « L'invention de l'archaïsme : illustration linguistique et "langage ancien" autour de 1550 », dans *Stylistique de l'archaïsme*, colloque de Cerisy sous la direction de Laure Himy-Piéri et Stéphane Macé, Bordeaux, Presses universitaires, 2010, p. 133-134.

31 *Op. cit.*, p. III.

32 Dans son *Discours sur le romantisme prononcé dans la séance annuelle des Quatre Académies du 24 avril 1824*, Louis-Simon Auger parle d'outrage à la grammaire et à la raison au nom d'un génie de la langue qui repousse « l'obscurité ambitieuse, l'impropriété affectée et l'orgueilleuse incorrection » (Paris, Firmin Didot, 1824, p. 24-25).

33 Victor Hugo, « L'Art est aujourd'hui à un bon point. . . », *L'Europe littéraire*, 29 mai 1833, repris en partie en préface (« But de cette publication ») à *Littérature et philosophie mêlées*, Paris, Renduel, 1834.

« développement du cosmopolitisme [avait entraîné] la disparition de l'esprit gaulois » : « le lieutenant le plus en vue de M. Verlaine, celui qui publie dans *Le Figaro* les manifestes à sensation et se bat en duel pour la bonne cause, M. Jean Moréas, est grec ; M. Théodor de Wyzewa [...] est polonais ; polonais encore M. Stanislas de Guaita [...] ; il y a beaucoup de Belges ; il y a deux Suisses, M.M. Matthias Morhardt et Charles Vignier [...] »³⁴ et les commentaires nationalistes à l'endroit des poètes symbolistes ne manquent pas dans l'*Enquête* de Jules Huret, publiée dans les mois qui suivent la parution du *Pèlerin passionné* : « je remarque avec assez d'étonnement que ce sont des Belges, des Suisses, des Grecs, des Anglais et des Américains qui veulent rénover le vers français », écrit Heredia, qui s'empresse de préciser : « moi je suis espagnol, c'est vrai mais je suis latin³⁵... » ! Armand Silvestre, rangé lui aussi dans le clan des Parnassiens, est catégorique : « le maître ne peut pas être Moréas. Moréas est un charmant poète grec, mais je ne le reconnais pas pour un poète français, la sève originelle d'une race résidant précisément dans sa poésie³⁶ ». Cible privilégiée d'un discours anti-cosmopolite qui touche aussi bien son identité que ses ambitions poétiques, Moréas n'en utilisera pas moins la langue de bois de son temps pour critiquer Verlaine et promouvoir une « renaissance fraîche et simple, une renaissance romaine qui rejette toute *pessimisterie* et tout vague à l'âme germanique³⁷ ». À la fois victime de sa nationalité et fier de sa qualité de poète français, il va défendre envers et contre tout son amour pour la France et pour la seule poésie qu'il considère comme authentiquement française : celle des origines.

Dans le climat difficile des années 1890, la réforme de la poésie française imaginée par Moréas va cependant prendre un tour idéologique dont il n'avait peut-être pas pressenti la mesure. C'est que, loin de se limiter à promouvoir son nouvel *opus*, le numéro spécial de *La Plume* qui lui est consacré en janvier 1891 va s'employer à fédérer un courant autour de son œuvre, à en formuler les principes et à en édifier les valeurs, en

34 Édouard Rod, « Paul Verlaine et les décadents », *La Bibliothèque universelle et revue suisse*, novembre 1888, repris dans *Verlaine*, éd. Olivier Bivort, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, « Mémoire de la critique », 1997, p. 200-201.

35 *Enquête sur l'évolution littéraire*, *op. cit.*, p. 259. Voir aussi p. 235 (Jean Ajalbert) et 280 (Edmond Haraucourt).

36 *Ibid.*, p. 271.

37 *Ibid.*, p. 91-92.

dépit des « décadents » et des « symbolistes » auxquels il continue d'être associé³⁸. L'équipe réunie par le directeur Léon Deschamps est des plus conservatrices : Anatole France, Maurice Barrès, Achille Delaroche et Maurice Du Plessys se partagent les matières de ce numéro, avant que Charles Maurras ne rejoigne la rédaction³⁹. Barrès, pour qui *Le Pèlerin passionné* est le chef-d'œuvre qui manquait au symbolisme, met en cause la nature et les finalités de ce mouvement aux « limites flottantes » en reconnaissant à Moréas des qualités qui font précisément défaut aux inconditionnels de la « nouvelle école⁴⁰ ». Il va aussi retourner l'argument identitaire en faveur du poète grec, sur la foi d'un héritage et d'une lignée culturels qui le lieraient indissolublement à la France. C'est la « race mêlée, sensuelle, élégante et vigoureuse de la Grèce moderne » dont il est issu qui fait de lui le poète nouveau dont « le goût n'est jamais en défaut » et « que son talent a fait français » :

Dans notre littérature d'élégiaques fatigués et de logiciens énervés (je parle des meilleurs), il fait voir cette même sensualité et cette simplicité de préoccupations qui caractérisent les grands poètes de la Renaissance. Aventure ironique, mais rationnelle, en somme, c'est cette organisation de *primitif* qui lui vaut d'être le poète le plus autorisé des *décadents*.

Et je conclus sur cette « nouvelle école » en disant [...] qu'il n'y a jamais eu de littérature de décadence [et que] la qualité de poète implique nécessairement une spontanéité et une fraîcheur d'impression qui sont [...] le privilège des races neuves, comme il apparaît bien par l'exemple de Jean Moréas⁴¹.

Si Maurice Du Plessys n'a pas assez de mots pour célébrer « l'autorité et la splendeur de [l]a véridique leçon » de Moréas, il infléchit cependant la pensée du « Josué » de la Poésie nouvelle dans le sens d'une « régénération » de « l'esprit gallo-latin » contre « l'événement funeste du Romantisme » provoqué par la toute-puissance de « l'empirisme germanique⁴² ». Ce discours aux accents nationalistes et revanchards

38 Voir Hélène Millot, « Discours critique et posture manifestaire dans les petites revues littéraires de la fin du XIX^e siècle », dans *Presse et plumes. Journalisme et littérature au XIX^e siècle*, dir. Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, Paris, Nouveau monde, 2004, p. 499-510.

39 Sur ce numéro de *La Plume*, voir Patrick McGuinness, *Poetry and Radical Politics in fin-de-siècle France. From Anarchism to Action française*, Oxford, University Press, 2015, p. 192 sq. et le chapitre intitulé « The école romane, an arrière-garde within the avant-garde ».

40 Maurice Barrès, « Jean Moréas symboliste », *La Plume*, art. cité, p. 7-13.

41 *Ibid.*

42 Maurice Du Plessys, sans titre, dans les « Étrennes symbolistes » publiées en appendice à *La Plume* du 1^{er} janvier 1891, p. 9-10.

qui voit dans la littérature la plus récente, du Parnasse au naturalisme, une manifestation artistique « barbare et antilatine », s'appuie cependant sur une lecture déviante de la démarche linguistique « renaissante » de Moréas :

Le Poète [...] ramènera à la dignité de son ascendance la langue véritablement choisie dont il est le légataire. En d'autres termes, il rompra en toute rigueur avec les préjugés, conventions, abus, mesquineries de la grammaire consentie depuis trois cents ans. Il rendra à la Syntaxe épuisée le haut sang de ses vertes années. Il fera reparaître au jour l'antique chaîne gallique ensevelie sous la pompe prestigieuse et stérile des 17^e et 18^e siècles, embourbée sous les pas barbares de la catastrophe romantique.

C'est à cette œuvre de réparation que, certes ! fut *prédestiné* Jean Moréas⁴³.

La Plume va ainsi contribuer à donner à l'entreprise néosymboliste de Moréas une dimension idéologique qui, avec le temps, deviendra prépondérante, en particulier sous l'autorité de Charles Maurras, son véritable théoricien⁴⁴. Venu de Martigues à Paris en décembre 1885, prosélyte des *Félibres* et très méfiant à l'égard des nouvelles écoles, c'est à l'auteur du *Pèlerin passionné* que Maurras consacra son premier livre, l'année même de la publication du recueil de Moréas⁴⁵. Contrairement à la plupart de ses confrères, il ne se laisse pas abuser par la terminologie en vogue au Quartier latin : « M. Jean Moréas n'est point un Décadent. Il est même tout le contraire, c'est-à-dire si vous voulez, un Renaissance⁴⁶ ». Et de lui opposer point par point le chef de file du parti

43 *Ibid.*

44 « Tout porte à croire, écrit Robert Jouanny, que Maurras engagea le combat de l'École romane autrement et sur d'autres voies que ne l'eussent fait Moréas, La Tailhède et quelques autres, si la dialectique de Maurras ne leur avait, un peu impérativement, donné le ton » (*op. cit.*, p. 549). C'était l'avis d'Ernest Raynaud, lui-même transfuge du symbolisme et de l'École romane : « Maurras était possédé du furieux besoin de tout discipliner et de tout régenter » et il s'employa, avec Du Plessys, « à saper la foi symboliste de Moréas et à déterminer son évolution romane [...] mais Maurras y mêlait une préoccupation d'autre sorte. Alors que Maurice Du Plessys ne s'importunait des idées du symbolisme qu'en sa qualité de rhéteur, Maurras, en sa qualité de méridional, y voyait un conflit de races et en dénonçait les influences nordiques. Il y voyait la main-mise de l'étranger sur le patrimoine français » (« Les débuts littéraires de Maurras », *La Muse française*, juin 1927, p. 407, 408).

45 Charles Maurras, *Jean Moréas*, Paris, Plon, 1891, dédié à Anatole France, paru en avril 1891. Voir le compte rendu – cinglant – de cet ouvrage par George Bonnamour dans *La Revue indépendante*, juillet 1891, p. 121-125.

46 Jean Moréas, *op. cit.*, p. 17.

adverse contre qui Moréas « mène une éclatante réaction littéraire », à savoir Verlaine, responsable d'avoir corrompu la langue et d'être devenu le modèle de « mille choses affreuses : ni syntaxe, ni pensée, ni beauté ; un bégaiement misérable et obscur⁴⁷ » :

ses phrases nagent, dénuées d'énergie, sur un bouillon pâteux d'incidentes et de parenthèses en dissolution. Le cadavre du beau vertébré que fut la langue française rend, en fondant aux mains de Verlaine, « cette étrange musique » qui monte des chairs mortes et que Baudelaire entendit⁴⁸.

Moréas est, pour Maurras, un « homme d'ordre », un « anti-moderne » qui, venu d'Athènes, est la réponse de la Méditerranée aux « “grands barbares blancs” issus en tourbillons pressés de la forêt d'Ardennes où naquit Paul Verlaine⁴⁹ ». C'est donc à partir d'un poème de Verlaine et au sein du débat sur l'avenir de la littérature que Maurras va développer un concept qui sera au centre de son idéologie nationaliste et xénophobe :

Il est bien vraisemblable que, demain ni après demain, la littérature française ne renaîtra par le commerce de « l'âme slave », ni de l'âme allemande, ni de l'âme anglaise. Les barbares peuvent bien infuser du sang neuf à une race, un rythme neuf aucunement⁵⁰.

L'art des « barbares » que sont Marie Krysinska, René Ghil, Georges Rodenbach, Charles Vignier, Judith Gautier, désignés respectivement comme Scythe, Belges (Ghil et Rodenbach), Helvète et Tartare, et jusqu'à celui de M. Joris-Karl Huysmans « qui vit le jour aux lieux où n'eût pu naître Homère : en Hollande », « répugne au pur génie français », amoureux de l'Ordre. En appelant la jeune génération à la défense du sang et de la race⁵¹, Maurras établit une filiation idéale entre les héritiers d'une pureté gréco-latine restés sourds aux « procédés puérils des Hyperboréens » : il associe ainsi la poésie provençale à celle de Moréas sous l'appellation

47 *Ibid.*, p. 20.

48 *Ibid.*, p. 21.

49 *Ibid.*, p. 49. On aura reconnu un vers de *Langueur* : « Je suis l'Empire à la fin de la décadence, / Qui regarde passer les grands Barbares blancs / En composant des acrostiches indolents / D'un style d'or où la langueur du soleil danse. » (*Jadis et naguère*, 1884).

50 « Barbares et Romains », *La Plume*, 1^{er} juillet 1891, p. 229, en conclusion d'un numéro consacré au Félibrige, dirigé par Maurras.

51 « Chez les hommes de quarante ans et chez les jeunes gens, un second principe de classification est intervenu : après l'Âge, la Race. Ils se sont divisés selon le sang et l'éducation qu'ils avaient reçue de leurs pères » (*ibid.*, p. 229).

générique de littérature « romane » (empruntant ce terme à l'auteur du *Pèlerin passionné*⁵²) et organise la phalange qui va se grouper autour de lui : Anatole France, « un pur Attique », Maurice Barrès, « de qui le nom dit l'origine, mi-espagnol et mi-vénitien, mais, plus que tout romain », Raymond de la Tailhède, « dont le paganisme enivrant promène les dieux de Phrygie sur les voies triomphales de Rome hellénisée » et Maurice Du Plessys, « parisien [...] tout classique de souvenir⁵³ ». La Renaissance romane était née⁵⁴.

Presque cinq ans jour pour jour après avoir publié le « manifeste » du symbolisme, le *Figaro* peut ainsi annoncer la fondation du mouvement et offrir sa tribune à son chef de file : « Le besoin se faisant sentir d'une nouvelle École, l'École *Romanitas* va se former, qui affirme que notre langue se meurt depuis le jour où, après, Racine, elle s'est écartée du dialecte roman, père du dialecte français » et l'échotier de rapporter les paroles de Moréas : « tous ceux qui comprennent que le génie français doit être pur et non barbouillé d'obscurités septentrionales, me rejoindront⁵⁵ ! » Bon stratège et excellent publiciste, Moréas adresse au journal une lettre ouverte dans laquelle il conteste les propos qui lui ont été attribués, s'attachant à définir et à « lancer » son mouvement :

L'École romane française revendique le principe gréco-latin, principe fondamental des Lettres françaises qui florit aux onzième, douzième et treizième siècles avec nos trouvères, au seizième avec Ronsard et son école, au dix-septième avec Racine et La Fontaine. [...] Ce fut le romantisme qui altéra ce principe dans la conception comme dans le style, frustrant ainsi les Muses françaises de leur héritage légitime. [...] *L'École romane française* renoue la « chaîne gallique » rompue par le Romantisme et sa descendance parnassienne, naturaliste et symboliste. [...] Le symbolisme, qui n'a eu que l'intérêt d'un phénomène de transition, est mort. Il nous faut une poésie franche, vigoureuse et neuve, en un mot, ramenée à la pureté et à la dignité de son ascendance.

C'est dans ce noble but que les poètes Maurice Du Plessys, Raymond de la Tailhède, Ernest Raynaud, et le savant critique Charles Maurras sont venus à moi [...] pour avoir trouvé dans mon *Pèlerin passionné* les aspirations de leur race et notre commun idéal de romanité⁵⁶.

52 « Ce mystérieux rythme, qui s'étend du midi en ondulations de lumière, [...] Jean Moréas, ces mois derniers, l'a voulu appeler "Roman" et je n'ai pas ouï ce nom sans émotion » (*ibid.*).

53 *Ibid.*

54 Voir Pierre Quillard, « La Renaissance romane », *Entretiens politiques et littéraires*, août 1891, p. 57-60 (compte rendu polémique de l'article de Maurras).

55 « Une nouvelle école », *Le Figaro*, 13 septembre 1891, dans la rubrique « Les échos ».

56 Jean Moréas, [lettre au Rédacteur], *Le Figaro*, 14 septembre 1891, dans la rubrique « Les échos ».

Influencé par « le savant critique » qu'est Maurras, plus racinien que ronsardisant, la pensée de Moréas va évoluer vers un classicisme au sens large incluant les dix-septième et dix-huitième siècles, auparavant écartés des modèles « romans » pour avoir contribué au « dessèchement » de la langue. La « chaîne gallique » s'enrichit alors de nouveaux maillons et se déroule au-delà des limites chronologiques que Moréas lui avait assignées au nom de la défense et de l'illustration de la langue : l'idée d'une poétique nationale et d'un retour à la tradition va ainsi pousser la renaissance romane à prendre en compte les auteurs les plus représentatifs du « génie » français, y compris ceux d'entre eux qui, bon an mal an, s'étaient opposés aux libertés prises par les poètes de la Renaissance.

La cible des Romans s'est désormais déplacée exclusivement vers le dix-neuvième siècle et va se concentrer en grande partie sur le romantisme : le chef de l'École romane française condamne la littérature de son siècle dans un amalgame qui unit le mouvement de 1830 au Parnasse, au naturalisme et au symbolisme, ce symbolisme dont il se proclamait naguère le fondateur et avec lequel il a officiellement rompu. Cette polémique insistante sur la nature antifrançaise du romantisme a en Maurras son principal animateur. En 1891, le jeune Maurras (il a vingt-trois ans) n'a pas encore pris la tête de la croisade antiromantique qu'il mènera dans les colonnes de *L'Action française* en faveur d'une tradition classique construite sur « l'ordre mâle, dorique et classique, romain, catholique et français, ou encore organique et unitaire⁵⁷ » : il insiste sur le défaut de pureté de la littérature nationale en 1830, en raison de la « domination des Barbares » sur les maîtres romantiques qui « ont trop tenté de s'assimiler [leurs] procédés⁵⁸ ». La réaction « officielle » au manifeste des Romans ne se fait pas attendre. Le critique patenté du *Figaro*, Henry Fouquier, consacre deux colonnes à la une aux « Écoles littéraires » dans le numéro du 18 septembre 1891. À la fois dédaigneux et sarcastique, il brocarde « le mélange de prétention, de vanité naïve et de roublardise avide de réclames » du nouveau « prophète » à la mode,

57 Antoine Compagnon, « Maurras critique », *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 2005, p. 526. Sur l'anti-romantisme de Maurras, voir entre autres Albert Thibaudet, *Trente ans de vie française*, t. I, *Les Idées de Charles Maurras*, Paris, Gallimard, 1919 et *Un débat sur le Romantisme* par Charles Maurras et Raymond de la Tailhède, Paris, Flammarion, 1928.

58 « Barbares et Romans », art. cité, p. 229.

et s'élève contre son idée même d'École, contraire selon lui à la liberté qu'exige l'exercice de la poésie⁵⁹. Moréas prend une nouvelle fois la plume pour répondre à son détracteur, insistant à nouveau sur le romantisme, coupable à ses yeux d'avoir ouvert le champ littéraire aux influences étrangères et d'avoir en conséquence abâtardi la langue :

La langue française, si décente et si discrète que des fous ont pu la croire pauvre, elle est la seule légitime héritière d'Athènes et de Rome. Cet héritage, des enfants dénaturés l'osèrent exposer au plus grand péril en trafiquant (sous prétexte de l'augmenter) avec des revendeurs barbares venus du Nord. Eh bien ! ces enfants dénaturés, je le dirai hardiment, ce sont les Romantiques et leurs descendants.

[...]

Le romantisme a corrompu trois générations d'écrivains [...]. C'est contre les méfaits du romantisme et de sa descendance que l'École romane française proteste. Sauvons avant tout la langue des soudards du pittoresque et du bric-à-brac, de la valetaille naturaliste. Purifiée aux claires sources romanes, elle recouvrera ses vertus originelles⁶⁰.

Ainsi le projet d'une « renaissance romane » fondé en grande partie sur un retour à la poétique de la Renaissance a-t-il évolué, en l'espace de quelques mois, vers un néo-classicisme conservateur dont l'aboutissement se concrétise dans l'œuvre d'André Chénier, martyr emblématique de la Révolution. L'infléchissement de la « pensée romane » vers une pureté de la littérature associée à un nationalisme contre-révolutionnaire va modifier considérablement les principes et les objectifs à l'origine de l'École, qui a désormais trouvé sa marque éditoriale sous l'image d'une Minerve casquée et contemplative, une Pallas Athéna à la pose alanguie qui apparaît sur les couvertures et pages de titre de tous les livres de la « nouvelle Pléiade » à partir de 1892, allégorie de la poésie combattante plus néoclassique que renaissante (fig. 10).

« La littérature française n'a aujourd'hui qu'une œuvre à consommer, je dirai même qu'une raison d'être, c'est de renouer la tradition classique, unique expression complète et fidèle du génie national » écrit Ernest Raynaud en novembre 1892, en rendant compte du *Premier*

59 « Fonder une école de parti-pris, avec des règles, des recettes, est une immense niaiserie, particulièrement pour la poésie » (Henry Fouquier, « Les écoles littéraires », *Le Figaro*, 18 septembre 1891).

60 Jean Moréas, « L'école romane », *Le Figaro*, 23 septembre 1891.

livre pastoral de Maurice Du Plessys⁶¹. Et il n'est que de lire la dédicace de ce recueil pour voir comment se forme l'idée d'une recombinaison de l'héritage grec-latin-français dans cette nouvelle perspective : « À Homère / À Pindare à Méléagre / À Virgile / À Stace à Naugérius / À Ronsard / À Malherbe à La Fontaine / Je dédie / en la personne de / JEAN MORÉAS / Prince des poètes romans français / ces vers⁶² ». En dépit de cette filiation quelque peu hétérogène, Ronsard et les poètes de la Pléiade continuent d'être des modèles pour l'École romane. Les deux épigraphes qui figurent en tête des *Odes* dans le *Premier livre pastoral* sont empruntées respectivement à une ode célèbre de Ronsard (À sa lyre, « Lyre dorée où Phébus seulement... ») et à une ode non moins célèbre de Du Bellay (À Madame Marguerite. D'écrire en sa langue, « Quiconque soit, qui s'étudie... »), toutes deux fortement liées au programme des « Romans », et cette section du recueil contient même un poème intitulé À Ronsard. Sur ses victoires⁶³. De la métamorphose des fontaines, le recueil roman de Raymond de la Tailhède publié tardivement en 1895 dans une très belle maquette typographique néo-classique, fait lui aussi la part belle à Ronsard. Si la Tailhède invoque le chef de la Pléiade en tant que muse et tédophore de la poésie française⁶⁴, c'est par l'entremise de ses frères d'armes qu'il célèbre en parallèle les deux Renaissances, celle du xv^e siècle et celle de l'École romane :

D'un cœur athénien et d'un français courage,
 MORÉAS, ne vas-tu,
 Des sots te retirant, lever en ton ouvrage
 Ce Ronsard abattu,

 Ce Vendômois, orgueil des Princes et le nôtre,
 Qui prit dedans sa main
 La lyre et le laurier en rendant l'un et l'autre
 À l'éclatant Thébain⁶⁵ !

61 Ernest Raynaud, « À propos du *Premier Livre pastoral* », *Mercur de France*, novembre 1892, p. 203.

62 Maurice Du Plessys, *Le Premier Livre pastoral*, Paris, Vanier 1892.

63 *Ibid.*, p. 43, 59.

64 « Et pour que soit mon front aux Muses dédié, / Ronsard, guidant le trait d'Apollon envoyé, / Aux tonnerres de l'aigle a renflammé la France » (*Si l'espoir d'un laurier, De la métamorphose des fontaines*, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1895, p. 46).

65 *Hymne pour la couronne, ibid.*, p. 55. Voir aussi l'*Ode à Maurice Du Plessys, ibid.*, p. 33 : « Car n'avons-nous pas vu le sépulcre s'ouvrir / De Ronsard, du pieux Virgile, / Tandis que le Centaure et sa race inutile / Dans l'âpre Scythie allait fuir ? »

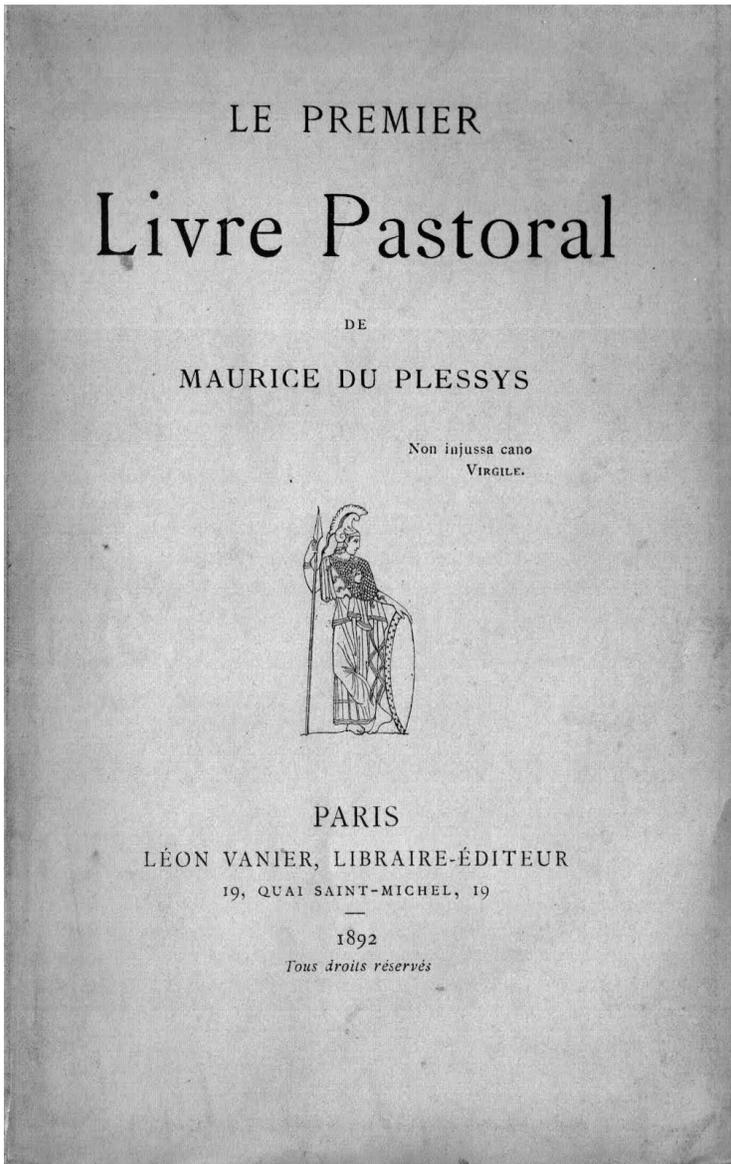


FIG. 10 – Vignette représentant Minerve casquée, page de titre de Maurice Du Plessys, *Le Premier Livre pastoral*, Paris, Vanier 1892, coll. de l'auteur.

Malgré ces nombreuses mentions, les traces de la langue et l'influence de la poésie du *xvi^e* siècle dans l'univers des poètes romans vont s'atténuer au fur et à mesure que le mouvement se radicalisera⁶⁶. Moréas supprimera la préface originale du *Pèlerin passionné*, « inutile à présent », à l'occasion de la réédition de son recueil, en 1893, et Ronsard ne sera plus qu'un nom parmi d'autres, à l'image d'une Renaissance dés-historicisée, absorbée dans le passé prestigieux de la littérature française, prétexte avec un Racine, un La Fontaine et un Chénier à une énième diatribe contre les « mauvais exemples d'un Verlaine ou d'un Hugo⁶⁷ ».

Publiant en 1899 le premier livre des *Stances*, Moréas achevait le parcours qui l'avait porté du symbolisme à l'École romane et de l'École romane au classicisme, dans une dynamique orientée vers la tradition des *xvii^e* et *xviii^e* siècles. Thibaudet faisait de Moréas un « francisant de l'extérieur » qui, sous l'impulsion de la philologie romane, aurait naturellement été porté vers les questions de langue et de grammaire en abordant les anciens auteurs français⁶⁸. Après une période « moderniste » (entendez : symboliste) et une période « romane » peu « spontanées », c'est son « naturel » qui l'aurait porté vers le classicisme, suivant une progression parallèle à celle qui, trois cents ans plus tôt, avait ouvert la voie à la poésie du Grand siècle. « L'auteur du *Pèlerin passionné* qui devient l'auteur des *Stances* », écrit encore Thibaudet, « c'est la poésie française qui passe de Ronsard à Malherbe⁶⁹ ». Le paradoxe veut que Ronsard ait été appelé à revitaliser le symbolisme finissant *et* qu'il ait été érigé par la suite en garant du classicisme en dépit de sa poétique, du contexte historique dans lequel elle s'est développée et de la rupture qu'elle a provoqué au début du *xvii^e* siècle. En 1913, Thibaudet remarquait

qu'aujourd'hui les goûts les plus divers peuvent communier dans Ronsard. Mis en lumière par le romantisme qui l'a exhumé contre les classiques, il est devenu, par surcroît et dans un étrange retour du sort, la divinité poétique du plus intransigeant classicisme, et de ceux-là qui ont en Boileau et en ses principes une pleine dévotion.

66 Voyez *Le Bocage*, d'Ernest Raynaud (Paris Bibliothèque artistique et littéraire, 1895).

67 Charles Maurras, « Défense du système des Poètes romans », *La Plume*, 1^{er} juillet 1895, p. 289.

68 Albert Thibaudet, « Hécate aux trois visages », *Hommage à Moréas pour le dixième anniversaire de sa mort*, *La Revue critique des idées et des livres*, n° 161, 25 mars 1920, p. 680-681.

69 *Ibid.*, p. 685, 687.

C'est à Ronsard que se rattache l'intempérance d'eau fraîche, à laquelle donna le branle le Moréas roman. Il apparaît aujourd'hui comme le *pater oceanus* de la poésie française, comme le centre où viennent se réunir et s'accorder les branches divergentes qu'elle a durant quatre siècles poussées⁷⁰.

Le critique de la *Nouvelle Revue française* attribuait ce renversement de perspective à l'idée de « poésie pure » propre au XIX^e siècle, celle d'une « poésie seule en tant qu'elle est transfiguration, musique et suavité⁷¹ » qui aurait supplanté celle des deux siècles précédents, fondée sur la logique et la vérité. Ronsard aurait répondu à cette attente, devenant malgré lui un classique *par procuration*. Je ne suis pas sûr que l'École romane ait défendu la poésie pure ni qu'elle l'ait jamais recherchée. Dans une lettre à Raymond de la Tailhède, Moréas célébrait en son confrère « les Muses françaises sauvées du *névrosisme*, du *satanisme*, de la *suggestion* et de toutes les ordures où quelques impuissants farceurs s'attardent⁷² » et il brocardait précisément le caractère évocatoire de la « poésie pure » en tissant l'éloge de Maurice Du Plessys :

L'expérience nous enseigna, hélas ! que le Symbolisme usait aussi d'un artifice de rajeunissement, lequel, après l'avoir enflammé d'un éclat passager, le fit tomber dans une sorte de folie sénile qui le rendit ridicule. Ce furent alors tous ces *impressionnismes*, toutes ces *suggestions*, toute cette imbécile naïveté qui font la dernière violence à la véritable poésie et à la langue française⁷³.

C'est l'idée d'un renouveau dans l'ordre de l'histoire littéraire qui a porté Moréas, me semble-t-il, vers les poètes du XVI^e siècle. Il a trouvé en Ronsard un modèle linguistique ouvert et luxuriant, savant aussi, proche de ses intérêts et propre à contraster avec la langue poétique « dénaturée » de son temps ; fidèle à l'idée de renaissance nationale, l'École romane a vu quant à elle dans les poètes de la Pléiade les défenseurs d'une politique de la langue et les promoteurs d'une poésie française originelle, obéissant « au génie de la langue

70 Albert Thibaudet, « Un livre sur Ronsard », *La Nouvelle Revue française*, 1^{er} août 1913, recueilli dans *Réflexions sur la littérature*, éd. Antoine Compagnon et Christophe Pradeau, Paris, Gallimard, « Quarto », 2007, p. 184-185.

71 *Ibid.*, p. 193.

72 Lettre datée 26 mars [1892 ?], dans *Cent soixante-treize lettres de Jean Moréas*, introduction et commentaire de Robert A. Jouanny, Paris, Minard, Les Lettres modernes, « Avant-siècle », 1968, p. 16.

73 Jean Moréas, « Éloge de Maurice Du Plessys », *La Plume*, 15 mars 1892, p. 129.

où l'on écrit⁷⁴ ». La tentative (et la tentation) de revitaliser la langue en recourant à un état ancien ne pouvaient qu'être de courte durée, dès lors qu'elles se heurtaient à une conception du génie de la langue – et de la race – fondée sur « l'ordre, l'équilibre et l'harmonie » *opposée* « aux imaginations monstrueuses, à l'inconcevable chaos de l'étranger⁷⁵ », provenant d'un idéal formalisé à la suite de Malherbe *contre* la Pléiade et les poètes baroques. Aussi la Renaissance de l'École romane répond-elle moins à des impératifs de goût et d'esthétique qu'à un désir de rupture et d'originalité d'une part, et à une caution identitaire d'autre part. L'art a beau être « hors du temps⁷⁶ », il reste que cet ultime sursaut du xvi^e siècle dans la France fin-de-siècle post-symboliste témoigne d'une mutation des valeurs littéraires et d'une instabilité dans la construction de l'histoire de la littérature, symptôme probable d'une société conflictuelle sans repères et en quête de nouveaux modèles, dussent-ils être ceux d'un passé idéalisé.

Olivier BIVORT
Università Ca'Foscari, Venezia

74 Ernest Raynaud, « L'École romane française », *Mercure de France*, mai 1895, p. 145.

75 *Ibid.* Voir aussi p. 132.

76 *Ibid.*, p. 135.